

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1932)
Heft: 85

Artikel: Adolf Schlatter : pour ses quatre-vingts ans
Autor: Thiébaud, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ADOLF SCHLATTER

POUR SES QUATRE-VINGTS ANS

Le professeur Adolf Schlatter, de Tubingue, a célébré le 16 août son quatre-vingtième anniversaire. Qu'il soit permis à l'un de ses anciens élèves de lui témoigner ici sa respectueuse gratitude en rappelant, dans ces pages, les étapes principales de sa longue carrière et en essayant de caractériser l'influence qu'il a exercée par plus de quarante années d'enseignement théologique et par ses nombreuses et savantes publications !

Adolf Schlatter est l'un des nôtres. S'il a servi son pays d'adoption avec le plus entier dévouement, il est resté fortement attaché à son pays natal, à ses Eglises et à ses traditions démocratiques. Né à Saint-Gall en 1852, c'est dans cette ville qu'il passa son enfance et sa jeunesse et fit ses premières études. Son père et sa mère étaient tous deux des chrétiens décidés ; mais, tandis que sa mère se rattachait à la paroisse réformée et aimait à se rendre chaque dimanche à l'église avec ses huit enfants, dont Adolf était l'avant-dernier, le père, qui était gagné aux idées du Réveil, était membre et membre très actif d'un petit groupe dissident qui s'intitulait : *eine Gemeinde Jesu in St. Gallen*. La famille n'en était pas moins étroitement unie ; c'était un chaud foyer d'affection, d'où *le monde* était rigoureusement proscrit, mais où l'on savait faire sa place à tout ce qui est vraiment beau et digne de louange. C'est dans ce milieu que se développa la piété du futur professeur et qu'il apprit à aimer l'Eglise, tout en se rendant compte qu'il lui manquait bien des choses et qu'elle souffrait de bien des misères. Elève du gymnase, Schlatter eut le bonheur d'avoir parmi ses maîtres un véritable philologue, qui ne se borna pas à lui enseigner comment on traduit un texte grec ou latin, mais lui apprit à lire avec intelligence les auteurs anciens et, par-dessus le marché, lui fit voir qu'une langue est un organisme vivant et, comme tout ce qui vit, soumis à des lois que

L'observation patiente des savants s'applique à dégager et à formuler. Volontiers son maître, qui avait discerné ses aptitudes, l'eût poussé vers l'étude de la linguistique ; mais l'intérêt du jeune homme s'était déjà tourné du côté de la théologie, sans qu'il fût dès ce moment décidé à entrer dans la carrière pastorale.

A l'âge de dix-neuf ans Schlatter partit pour Bâle, où il allait passer quatre semestres et où les cours d'histoire et de philosophie paraissent l'avoir particulièrement intéressé. Puis vint un séjour d'un an et demi à Tubingue, où l'enseignement remarquablement lucide de Weizsäcker le rendit attentif aux problèmes que fait naître la lecture du Nouveau Testament et où, sans s'inféoder aux vues particulières de J.-T. Beck, il subit l'ascendant de cet homme si sincèrement et si profondément pénétré de l'esprit chrétien. Quand, en automne 1874, il revint à Bâle pour y passer son huitième semestre et y préparer ses examens, sa piété s'était mûrie, ses convictions s'étaient formées et sa résolution d'entrer au service de l'Eglise était prise. Il n'eut pas à attendre longtemps qu'une porte s'ouvrît devant lui. Pendant ses examens, le président du synode zuricois, qui faisait partie du jury, l'engagea pour un intérim à Kilchberg. Il reçut la consécration le 9 mai 1875 à Saint-Gall et partit tôt après pour son poste, qu'il échangea trois mois plus tard contre celui de suffragant dans l'importante paroisse de Neumünster, aux côtés d'un pasteur de tendance libérale. Le séjour de dix-sept mois qu'il fit sur les rives de la Limmat laissa dans sa vie des traces ineffaçables ; il s'initia, dans des conditions plutôt difficiles, aux travaux d'un ministère de ville et eut l'occasion de voir à l'œuvre le libéralisme religieux ; ce fut également alors qu'il fit la connaissance du pasteur de l'Eglise libre de Sainte-Anne, Edmond Frœhlich, qui devint son ami pour la vie et dont le mysticisme joyeux et sain fit sur lui une profonde et salutaire impression. En décembre 1876, la situation de la paroisse de Neumünster s'étant éclaircie, un second pasteur fut nommé et le suffragant, libéré de ses engagements, put accepter l'appel qui lui vint de la petite commune thurgovienne de Kesswil, où il s'installa en janvier 1877, heureux d'avoir trouvé sa place et s'y croyant fixé pour longtemps.

Ce ministère, commencé sous les plus heureux auspices et dont Schlatter a conservé de précieux souvenirs, ne devait néanmoins durer qu'un peu plus de trois ans. En avril 1880 déjà, le jeune pasteur, cédant aux instances de son ami Samuel Cettli, qui occupait

la chaire d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie de l'Université de Berne, répondit favorablement à l'appel d'un groupe de chrétiens de cette ville qui désiraient renforcer l'élément évangélique à la Faculté et procurer à la jeunesse universitaire l'occasion d'étudier le Nouveau Testament sous la direction d'un maître resté fidèle à la tradition chrétienne authentique. Ainsi s'ouvrit une carrière professorale qui se termina officiellement en 1922, époque où Schlatter, âgé de soixante-dix ans, fut mis à la retraite, mais qui se poursuivit sous une forme réduite pendant plusieurs années et se prolonge aujourd'hui encore dans une activité littéraire d'une remarquable fécondité. On sait quelles en furent les étapes. De Berne, Schlatter passa en octobre 1888 à l'Université de Greifswald, où l'appela la confiance de Cremer, l'auteur du *Wörterbuch der neutestamentlichen Græcitæt*, qui ne le connaissait pas personnellement, mais faisait grand cas de son étude sur *La foi dans le Nouveau Testament*, publiée en 1885, et fut pour lui pendant quinze ans le meilleur des collègues et le plus fidèle des amis. Puis ce fut Berlin, où, pour obéir à l'ordre formel de Guillaume II, une nouvelle chaire de théologie systématique, destinée à un professeur de la droite, avait été créée à l'Université. Schlatter n'accepta ce poste qu'au prix d'un douloureux sacrifice et parce que les circonstances dans lesquelles l'appel lui fut adressé l'empêchaient de s'y soustraire. Au reste, ce séjour dans la capitale de la Prusse, commencé en octobre 1893, ne fut que de courte durée. En 1898 déjà, Schlatter, qui n'avait pas retrouvé à Berlin un milieu aussi favorable qu'à Greifswald et souffrait de son isolement, se rendit à Tubingue, où il vit encore aujourd'hui et où il lui a été donné d'exercer son action plus fortement et plus complètement que partout ailleurs.

Notre première tâche, après cette esquisse sommaire de la carrière de Schlatter, sera de caractériser son activité professorale. Elle s'est poursuivie officiellement pendant quarante-deux ans ; en réalité, elle fut bien près d'atteindre le demi-siècle. Elle s'exerça dans le double domaine des sciences du Nouveau Testament (critique, exégèse et théologie biblique) et de la théologie systématique dans ses deux branches essentielles (dogmatique et morale). Ce ne furent point les circonstances qui lui imposèrent cette double tâche. Il s'en chargea lui-même de propos délibéré. Appelé à Berne et ensuite à Greifswald avant tout pour s'occuper du Nouveau Testament, il insista pour être autorisé à joindre à cette étude celle de problèmes

dépendant de la théologie systématique ; transplanté à Berlin en qualité de professeur de dogmatique, il fit une condition de son acceptation qu'on ne l'obligerait point à renoncer à l'enseignement du Nouveau Testament ; quand il partit pour Tubingue, la question ne se posait plus. Cela vient de ce que, pour lui, les deux disciplines sont inséparables. S'en tenir au Nouveau Testament, c'est traiter celui-ci comme un document du passé ; c'est se comporter à son égard comme s'il n'avait plus pour nous qu'une valeur historique et ne renfermait plus aucun message pour les hommes de notre temps. D'autre part, se limiter à la dogmatique, c'est se figurer ou c'est laisser croire aux autres que l'on tire cette science de son propre fonds, comme si la vérité chrétienne ne nous était pas donnée et donnée tout entière dans les pages du Nouveau Testament, où nous devons tout d'abord la recueillir, pour l'exprimer ensuite sous une forme qui la rende accessible à notre génération et réponde à ses besoins.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter longuement à la forme de ce double enseignement. Partant de l'idée que, même à l'Université, il est indispensable de maintenir le contact entre celui qui enseigne et ceux qui reçoivent l'enseignement, Schlatter n'était ni de ceux qui lisent un cours entièrement rédigé et ne s'interrompent que pour y glisser ici et là une rapide allusion aux événements du jour, ni de ceux qui cultivent la conférence et transforment une simple leçon en un effort oratoire qui déchaîne à la fin de l'heure les applaudissements de l'auditoire enthousiasmé. Il exposait librement son sujet sur le ton de la conversation et rien, dans sa manière de parler, ne suggérait qu'il songeât à se faire valoir et à étaler sa vaste érudition. Pour un peu, et si la discipline des Universités allemandes l'eût permis, le cours se fût transformé en libre entretien où maître et élèves auraient échangé leurs idées. Mais il fallait attendre pour cela les heures de *séminaire* ou, à Berlin, les soirées du vendredi, qu'il réservait à ses compatriotes, toujours empressés à se grouper autour de lui. C'était le moment propice pour lui soumettre ses objections, pour lui poser des questions et pour puiser à pleines mains dans les trésors de science et d'expérience chrétienne qu'il avait accumulés et dont il était heureux de faire bénéficier ses jeunes auditeurs.

C'était dans ces rencontres familières qu'il fallait voir et entendre Schlatter pour l'apprécier pleinement et pour se rendre compte de la valeur de cet homme d'assez chétive apparence, qui ne croyait pas déroger en recourant au *Schwizertütsch* pour exprimer plus simple-

ment sa pensée, qui accueillait nos questions tant soit peu naïves d'un joyeux éclat de rire et qui, néanmoins, prenait mille peines pour aider ses interlocuteurs à se retrouver dans le dédale des opinions théologiques et surtout à saisir les vérités fondamentales de la foi chrétienne. Schlatter a jugé utile, il y a quelques années, de donner dans une brochure intitulée : *Aus meiner Sprechstunde* (1929) quelques échos de ces bienfaisants entretiens, qui, sans doute, se continuèrent à Tubingue dans un cercle plus étendu. Nous ne dirons pas avec quel plaisir nous y avons retrouvé les exclamations dont il ponctuait ses phrases : *Ja!... Gewiss!... Sonnenklar!* et les réparties instantanées par lesquelles il retournait une objection contre celui qui la lui présentait : « Je me sens si loin de Dieu. — Avez-vous aussi reconnu à quel point Dieu est près de vous ? » « Nous essayons de lire la Bible entre amis ; mais nous rencontrons des difficultés. — Des difficultés ? Si vous croyez que cela m'étonne ! Si la lecture était chose facile, notre peuple ne passerait pas tant d'années à l'école sans apprendre à lire. — Comment l'entendez-vous ? Nous n'avons pourtant plus d'illettrés ! — Oh ! si vous entendez par lire rassembler des caractères d'imprimerie pour en former des mots, dans ce sens, tout le monde sait lire. Mais les mots sont les véhicules de la pensée et vous ne savez lire que quand vous avez réussi à comprendre et à vous approprier la pensée de l'écrivain ; et c'est malheureusement un art que l'on n'enseigne guère dans nos écoles. » La conversation engagée sur ce ton plaisant, presque badin, où le professeur semblait prendre plaisir à déconcerter celui qui venait le consulter, ne tardait pas à s'élever et à devenir la rencontre et parfois la lutte de deux âmes.

Mais laissons cette digression et revenons à la salle de cours où, du lundi au vendredi et deux heures durant, Schlatter initiait les étudiants aux mystères de l'exégèse et de la dogmatique. Il y a des professeurs qui, pour clarifier et préciser leur propre pensée, ont besoin de la mesurer avec la pensée d'autrui. Frédéric Godet et son fils Georges, que nous avons eu le privilège d'entendre à Neuchâtel, pratiquaient largement cette méthode, qui, du reste, avait l'avantage de nous familiariser avec toute sorte de noms et de tendances ; au bout de six mois de cette discipline, l'histoire de l'exégèse n'avait plus de secrets pour nous et, d'Origène à Calvin, de Calvin à Bengel et de Bengel à Meyer et à ses continuateurs, nous connaissions le fort et le faible de chacun ; nous savions sur quels points Calvin déraisonne, et à quels endroits « Weiss fait un plongeon dans le ratio-

nalisme ». Mais, pour dire le vrai, ces interminables énumérations nous paraissaient souvent bien fastidieuses et notre seule consolation était de savoir que, s'il fallait six mois à Georges Godet pour arriver au bout de l'épître aux Galates, M. Wabnitz, à Montauban, n'avait pas trop de toute une année pour élucider les trois premiers chapitres de l'épître aux Romains ! Tout autre était la méthode de Schlatter, et l'on avait très rapidement l'impression que, tout en étant parfaitement au courant des divergences d'opinions de ses prédécesseurs ou de ses collègues, son intention n'était nullement de nous convaincre que son interprétation valait mieux que celle de Reuss ou que, sur tel ou tel point, Paul ou Jean lui donnait raison contre Ritschl, mais simplement et avant toute chose de nous apprendre à écouter le témoignage des écrivains du Nouveau Testament et à nous assurer que nous l'avions compris avant de nous mettre à le discuter et à le critiquer.

Ecouter ! *Hæren* ! Que de fois ce mot revenait sur ses lèvres et que de fois aussi nous l'avons retrouvé dans le chapitre de sa captivante autobiographie (*Erlebtes*, Choses vécues ; 5^e éd. 1929) qu'il consacre à ses recherches exégétiques ! A Kesswil, déjà, parlant à de simples paysans, il s'était rendu compte que sa tâche consistait à mettre ses auditeurs du dimanche à l'école des prophètes, des apôtres et de Jésus lui-même et à leur apprendre à écouter ce que, du lointain passé auquel ils appartiennent, ces hommes avaient à leur dire de la part de Dieu. Son enseignement universitaire n'avait pas d'autre but que de montrer à ses étudiants que, lorsque nous ouvrons la Bible et tout spécialement le Nouveau Testament, ce ce n'est pas pour prendre à partie Paul et Jean et nous ériger en juges de leur doctrine, mais pour écouter attentivement leur message et nous en pénétrer. Il y a probablement par le monde des centaines de pasteurs qui n'ont plus présents à l'esprit les détails de l'enseignement exégétique de Schlatter ou n'en ont conservé que des bribes, mais qui lui resteront reconnaissants jusqu'à leur dernier jour de leur avoir appris à se placer devant la Bible non comme des savants qui l'ont depuis longtemps dépassée, mais comme des enfants qui ont besoin d'apprendre et sont disposés à écouter.

Si longue et si féconde qu'ait été la carrière professorale de Schlatter, elle a été surpassée par son activité littéraire, qui commença presque au même moment et se poursuit encore aujourd'hui, à telles enseignes que, dans le cours des trois dernières années, il a publié trois

volumineux commentaires des évangiles de *Matthieu* (1929), de *Jean* (1930) et de *Luc* (1931), une traduction du Nouveau Testament (1931) et une savante étude, fruit de longues années de recherches, sur *La théologie du judaïsme d'après les écrits de Josèphe* (1932). Cette activité littéraire, qui s'est étendue au domaine complet de la théologie du Nouveau Testament et de la théologie systématique, mériterait de faire l'objet d'une minutieuse étude, pour laquelle la *Revue de théologie* n'aurait point de place en ce moment et qui dépasserait nos propres moyens. Force nous est de nous borner à en énumérer les principaux produits et à en indiquer la tendance.

Cette activité est née d'une double impulsion, interne et externe. L'accueil que Schlatter avait trouvé à Berne en 1880 n'avait que partiellement répondu à son attente. D'abord il va de soi que les professeurs de la Faculté de théologie avaient vu d'assez mauvais œil cet intrus qui venait leur disputer la confiance des étudiants. Lorsque Schlatter était allé se présenter au doyen, l'historien Nippold, celui-ci lui avait déclaré sèchement que le meilleur conseil qu'il avait à lui donner était de refaire sa malle et de retourner d'où il venait. D'autre part lorsque l'on se rendit compte, dans les milieux piétistes qui l'avaient appelé, qu'il ne partageait pas leurs idées sur l'inspiration des Ecritures, on eut quelque peine à lui tendre fraternellement la main. Ce fut ainsi que, trouvant, à droite comme à gauche, des gens qui se tenaient sur la défensive, Schlatter eut l'idée de faire usage de sa plume et de s'adresser à un public qui, au lieu de s'arrêter à sa personne, prêterait l'oreille au message dont il se sentait chargé. Encore fallait-il savoir comment il entrerait en relation avec ce public. Un concours, ouvert en 1882 par la Société de La Haye pour la défense de la religion chrétienne, vint à point nommé le tirer d'embarras. Le sujet proposé, une étude sur *La foi dans le Nouveau Testament*, semblait avoir été choisi exprès pour lui ; il se mit à l'œuvre ; son manuscrit, terminé en temps voulu, fut jugé digne du prix. L'ouvrage fut publié en 1885 ; il en a paru dès lors trois autres éditions, toujours soigneusement revues et enrichies d'observations nouvelles. La dernière date de 1927.

Ce livre, qui fonda la réputation de Schlatter, au moins parmi les théologiens de tendance positive, s'ouvre par deux chapitres consacrés, l'un, à l'étude de la foi dans la Synagogue palestinienne, l'autre, à celle de la foi dans la Synagogue hellénistique ; et ces chapitres font déjà pressentir dans quelle direction s'orienteront peu à peu les recherches de l'auteur : l'étude du judaïsme et de l'influence qu'il

a exercée par sa langue, par ses institutions et par ses croyances sur le christianisme naissant. Longtemps le peuple chrétien, trompé par la disposition de notre Bible, où l'Ancien Testament se termine par la prophétie de Malachie, s'est figuré que les siècles qui s'écoulèrent du retour de l'Exil à l'apparition de Jésus-Christ furent un temps de stérilité religieuse complète, et les théologiens eux-mêmes, sans tomber tout à fait dans la même erreur, croyaient pouvoir pénétrer dans le champ du Nouveau Testament sans autres connaissances que celle de la langue grecque, dans laquelle il a été écrit, et de l'Ancien Testament, qui lui a frayé la voie. Schlatter fut, parmi les théologiens contemporains, l'un des premiers à se rendre compte de tous les emprunts faits à la Synagogue par le christianisme, et ce fait nous explique qu'une partie considérable de ses recherches personnelles ait été consacrée à l'étude du judaïsme, de son histoire, de sa langue très spéciale et de ses conceptions religieuses. Le résultat de ses longs et patients travaux dans ce domaine a été consigné par lui dans son ouvrage *Zur Topographie und Geschichte Palæstinas* (1893), dont la rédaction fut précédée d'un séjour de trois mois en Terre sainte, dans une *Histoire d'Israël d'Alexandre le Grand à Adrien*, dont le nombre des pages n'a cessé de s'accroître de la première édition (1901) à la troisième (1925), les trois commentaires déjà mentionnés sur les évangiles, l'écrit tout récent sur la théologie de Josèphe et une longue série de monographies sur les sujets les plus divers publiées de 1897 à nos jours dans les *Beiträge zur Förderung christlicher Theologie* auxquels nous reviendrons dans un instant. Nous croyons ne pas nous tromper en disant que Schlatter regarde avec une satisfaction particulière cette portion considérable de son activité scientifique ; c'est en tout cas celle qu'il aime à présenter comme sa contribution personnelle aux recherches historiques de notre temps, celle qu'il appelle *Mein Anteil an der Forschung*. Elle a fait de lui l'émule de Schürer et l'un des initiateurs du mouvement auquel nous devons le *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch* de Strack et Billerbeck.

La composition du livre sur la Foi n'eut du reste pas pour seul effet de procurer à son auteur une notoriété de bon aloi et de le rendre attentif à la nécessité de l'étude du judaïsme pour l'intelligence du Nouveau Testament. Elle lui apporta un enrichissement spirituel considérable en lui faisant comprendre mieux qu'il ne l'avait jamais fait ce que comporte l'attitude à l'égard de Dieu que l'Écriture appelle la foi. C'est de ce temps que datent ces affirmations sur

lesquelles il revient sans cesse : que la foi ne naît point de la contemplation de notre misère, mais bien de la révélation qui nous est donnée de la miséricorde de Dieu ; que la foi nous apporte le repos de l'âme et fait naître en nous le besoin d'agir pour Dieu ; qu'une foi qui n'engendre pas l'obéissance et se complaît dans la certitude du secours inconditionnel de Dieu est une foi dégénérée qu'il faut appeler de la présomption. C'est aussi cette étude de la foi, considérée dans sa source et dans ses effets, qui lui a aidé à résoudre de façon plus satisfaisante que les anciens dogmaticiens et que son maître J.-T. Beck le problème en apparence si ardu et si compliqué du rapport de la foi et des œuvres, de la justification et de la sanctification. Ce problème se résout de lui-même dès que l'on a compris que la foi qui nous unit au Christ et nous place dans sa dépendance *totale* (encore un mot que Schlatter affectionne) ne peut nous laisser tels que nous sommes, qu'elle engendre l'amour et qu'elle crée en nous, avec un vouloir nouveau, un pouvoir qui nous fait triompher de tous les obstacles.

Ce fut également à Berne que Schlatter entreprit une œuvre de longue haleine, que les exégètes de profession n'ont pas toujours su apprécier à sa valeur parce que c'est une œuvre de vulgarisation, mais qui a rendu son nom cher à des milliers de lecteurs de la Bible. Nous voulons parler de ses *Explications du Nouveau Testament* (*Erläuterungen zum Neuen Testament*), dont l'édition originale, publiée de 1886 à 1910, forme un ensemble de treize volumes, ramenés à dix dans la cinquième édition. Des études bibliques pour hommes sur l'épître aux Romains, puis sur l'épître aux Hébreux en furent le point de départ. Schlatter ne se doutait pas, en commençant ce travail, qu'il le poursuivrait pendant un quart de siècle ; mais le succès des premiers volumes l'engagea à achever au moins l'étude des principales épîtres et, finalement, le Nouveau Testament tout entier y passa. Une *Einleitung in die Bibel*, rapidement rédigée pendant les mois d'été de 1888, s'inspire du même désir de faciliter au lecteur cultivé l'étude suivie et approfondie des écrits sacrés. Feu Jules Gindraux en a donné une traduction française en 1903. Pour le dire en passant, ce livre et l'*Explication de la première épître de Jean*, mise en 1905 à la portée du lecteur français par M. Emile Burger, sont les seuls ouvrages de Schlatter qui aient été traduits en notre langue. Nous ne sachions pas qu'un seul ait été traduit en anglais. Peut-être aurons-nous l'occasion un peu plus loin, en disant quelques mots du tour d'esprit et de la manière de s'exprimer de

Schlatter, de chercher l'explication de ce fait, au premier abord assez étonnant.

L'été 1896 devait ouvrir à Schlatter un nouveau champ d'activité aussi vaste qu'imprévu. A ce moment se réunirent à Eisenach un certain nombre de jeunes professeurs, pour la plupart disciples de Cremer, rêvant de créer, à l'usage de la droite théologique, une revue hebdomadaire qui fût en quelque sorte le pendant et la rivale de la *Christliche Welt*. Sur les instances d'un ami, qui vint le trouver à la veille de cette rencontre, Schlatter se décida à y assister. Ne croyant guère à la possibilité d'associer la recherche théologique à l'action pratique, il conseilla la publication de cahiers trimestriels grâce auxquels des travaux que l'on aurait quelque peine à faire paraître isolément pourraient être portés à la connaissance des spécialistes et, en général, du public qui s'intéresse à la théologie. L'idée fut favorablement accueillie et, comme il arrive souvent en pareil cas, ce fut celui qui l'avait lancée qui fut chargé d'en assurer l'exécution. Le premier cahier des *Beiträge zur Förderung christlicher Theologie* parut au début de 1897 et portait sur la couverture les noms de Schlatter et de Cremer. La collection forme à ce jour une série de trente-six volumes, parmi lesquels il en est fort peu, surtout dans les vingt-cinq premières années, qui ne contiennent une ou plusieurs études signées du nom du promoteur de l'entreprise.

Les années du Tubingue, on le voit, ne furent pas moins fécondes que celles de Greifswald et de Berlin. Schlatter les utilisa tout d'abord pour préparer les rééditions successives de ses *Explications du Nouveau Testament*. Puis, répondant à un vœu qui lui avait été souvent exprimé par ses étudiants, il se mit à rédiger ses cours en vue de l'impression. La *Théologie du Nouveau Testament* parut en 1909 ; elle comprenait deux volumes intitulés, l'un : *Das Wort Jesu*, l'autre : *Die Lehre der Apostel*. Le tome premier est tout autant une description de la vie intime de Jésus, de ses relations avec ses disciples et de ses interventions dans l'histoire de son peuple qu'un exposé de son enseignement, aussi ce fait engagea l'auteur, quand une seconde édition devint nécessaire (1921), à en changer le titre et à appeler ce livre *Die Geschichte des Christus*, sans que le contenu corresponde exactement à ce qu'on entend d'ordinaire sous le nom de « Vie de Jésus ». Puis vint la Dogmatique, *Das christliche Dogma* (1911), où la matière généralement renfermée dans les traités de ce genre est répartie en quatre sections : L'homme œuvre de Dieu (anthropologie). — L'œuvre de Jésus (christologie). — La chrétienté ou la société

humaine selon Dieu (sotériologie). — L'accomplissement des promesses (eschatologie). En 1914 parut la Morale, *Die christliche Ethik*, qui en est à sa troisième édition et qui est peut-être le meilleur ouvrage de la série. Les derniers travaux de l'auteur, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, furent précédés en 1926 par une Histoire du siècle apostolique, *Geschichte der ersten Christenheit*, qui ferma le cycle des études d'ensemble sur le Nouveau Testament.

Il faudrait maintenant se demander ce qui subsiste de cet immense effort et chercher à marquer la place qui revient à Schlatter dans le labeur de deux générations. On comprendra sans peine que nous ne puissions nous acquitter que d'une façon sommaire de cette partie de notre tâche. Au reste, le but que Schlatter eut en vue dès le commencement de sa carrière est connu : montrer, sans pour cela s'inféoder à toutes les conceptions du passé, le bon droit de la conception du christianisme traditionnel, d'un christianisme qui est le produit d'une révélation divine, d'un salut réalisé par un Sauveur mort et ressuscité pour nous, d'un salut qui nous affranchit de la condamnation et du péché et fait de nous de nouvelles créatures, d'un salut qui, après avoir transformé ici-bas les relations humaines, nous ouvrira un jour l'accès de la vie éternelle. Dans quelle mesure son message a-t-il été entendu ?

Il est toujours difficile de répondre à de telles questions. Un fait certain c'est que peu de théologiens de notre temps et de tous les temps ont joui au même degré, dans toute l'étendue des pays de langue allemande, de la confiance du peuple de l'Eglise ; à lui seul le succès des cinq éditions de ses *Explications du Nouveau Testament* nous en fournit la preuve. Quarante années d'enseignement universitaire au cours desquelles Schlatter vit constamment s'accroître le cercle de ses auditeurs n'ont pu s'écouler sans laisser des traces profondes dans la vie de milliers de pasteurs et dans celle des Eglises qui leur furent confiées. Mais enfin, Schlatter a-t-il fait école ? A-t-il autour de lui un peuple de disciples comme ce fut jadis le cas de Ritschl et comme c'est aujourd'hui celui de Karl Barth ?

Oui et non. Ceux qui se réclament de Schlatter et qui remercient Dieu de l'avoir placé sur leur chemin sont bien obligés de reconnaître que ni comme théologien, ni même comme chrétien, il ne correspond exactement au type conventionnel qu'on s'est formé de l'un et de l'autre. Au reste, Schlatter lui-même ne fait nulle difficulté d'en convenir. Il raconte lui-même, non sans quelque malice, que, s'étant adressé à ses collègues de Berne pour obtenir d'eux un doctorat qui

lui eût ouvert les portes des Universités allemandes, il se vit assez brusquement éconduit et dut s'entendre dire que son livre sur la Foi, bien que couronné par une société savante de l'étranger, était *unwissenschaftlich* et ne comptait pas. Il ne craint pas de reproduire les jugements peu flatteurs portés sur son œuvre par des sommités théologiques du siècle dernier. C'est Schürer qui écrit : « Schlatter est incapable de tirer des conclusions logiques et se montre inapte au travail scientifique ». C'est Feine, un conservateur pourtant, qui déclare qu'« il ne peut s'entendre avec Schlatter » ; c'est un autre collègue, qui lance cette phrase ironique : « Schlatter écrit des *Explications du Nouveau Testament* et n'y comprend rien lui-même ». Harnack, presque seul parmi les princes de l'époque, paraît avoir franchement reconnu son mérite. Mais comme, d'autre part, les Universités de Greifswald, de Berlin, de Kiel, de Halle, de Bonn, de Heidelberg et de Marburg l'honorèrent d'un appel, la victime de ces boutades ne se croit point tenue de les prendre au tragique. A quoi tiennent donc ces jugements dépourvus d'aménité ?

Nous en chercherions la cause dans le fait que Schlatter, tout en appréciant fort ce qu'il appelle *die Gemeinschaft der Arbeit*, a toujours suivi sa propre voie et pris les questions par le bout qu'il lui plaisait sans sacrifier à la mode du jour. Il a déconcerté plus d'un lecteur par cette façon trop personnelle d'ordonner sa matière. Sa Théologie du Nouveau Testament et sa Dogmatique, si riches qu'elles soient de substance chrétienne, ne peuvent être d'aucun secours à un étudiant qui prépare un examen ou à quelqu'un qui doit rédiger rapidement un travail ; impossible de faire autre chose que de s'en inspirer ! Et comment s'arranger d'un auteur qui, dans sa Dogmatique, entre en matière sans daigner s'expliquer sur la théorie de la connaissance, sous le fallacieux prétexte qu'on peut être bon observateur sans connaître la théorie de l'optique ? Et puis, il faut le dire, sa langue n'est pas facile. Sa phrase chargée d'incidentes, où les *damit*, les *dafür*, les *deswegen* appellent à leur suite d'innombrables *dass*, impose au lecteur une attention trop soutenue pour n'être pas fatigante. Nous avons constaté après des essais répétés que, pour donner de ses œuvres une traduction française qui leur fît pleinement justice, il faudrait commencer par repenser tout ce qu'il a écrit et le couler dans un autre moule.

C'est qu'en effet Schlatter est à bien des égards un franc-tireur, un indépendant et, quand même le mot ne lui plaît pas, un original. Mais, précisément, l'une de ses originalités est de dédaigner d'être

chef d'école. Peu lui importe qu'on jure ou non par son nom ; son unique ambition est d'inspirer et c'est avec une joie parfaitement sincère qu'il énumère les jeunes théologiens auxquels il a communiqué la flamme et qui ont défriché d'autres champs que les siens. Une question fort intéressante serait de se demander pourquoi l'école de Barth affecte de l'ignorer comme si elle ne lui devait rien ; mais cela nous mènerait trop loin ; contentons-nous d'observer que, s'il y avait eu plus d'hommes comme Schlatter dans les Universités allemandes, la réaction barthienne eût été parfaitement superflue.

Il faut conclure. Mais notre étude serait entachée d'une grave lacune si elle ne renfermait au moins une brève allusion à l'œuvre accomplie par Schlatter au service de l'Eglise par ses nombreuses prédications, par le travail pastoral qu'il a poursuivi de tout temps auprès des étudiants et par l'intérêt très direct qu'il a voué aux problèmes ecclésiastiques. Ce n'est pas que, cessant d'être lui-même, il ait professé une admiration aveugle pour les institutions et les hommes d'Eglise de son pays natal et de son pays d'adoption. Des hommes de l'Allemagne religieuse contemporaine, Bodelschwingh, qui fit appel à sa collaboration pour la création des Conférences et de l'Ecole théologique de Bethel, est peut-être le seul, avec Cremer, qui l'ait complètement conquis ; même Stœcker était resté trop fonctionnaire pour lui donner pleine satisfaction. Mais ses critiques mêmes témoignent de ses hautes et saintes ambitions pour l'Eglise de Jésus-Christ, cette *Gemeinde Jesu Christi*, comme disait son père, au service de laquelle il était entré librement et joyeusement au terme de ses études.

Et surtout il faudrait parler de la piété de Schlatter, cette piété si simple, ennemie du patois de Canaan, des vaines cérémonies, des appellations ambitieuses, et, d'autre part, si agissante et si communicative. N'est-ce pas elle, en définitive qui, plus encore que sa forte culture et sa remarquable érudition, a fait de lui un maître aimé de la jeunesse ? On la sent partout dans ses livres, et surtout dans les pages parfois si émouvantes de son autobiographie où il s'est « raconté » avec autant de bonhomie que de sincérité. C'est là, pour notre part, que nous aimons à le retrouver tel que nous l'avons connu au temps de notre jeunesse et tel qu'il est resté jusqu'au soir de sa longue vie, ferme sous l'épreuve et redisant avec le psalmiste : « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits ! »

Neuchâtel.

A. THIÉBAUD.